

INSULA VIRIDIS

L'ÎLE VERTE *daz Grüne Woerth*

RULMAN MERSWIN,
Œuvres présentées par August Jundt

Une publication des *Cahiers de l'Île Verte*, 2010

HISTOIRE DE MA CONVERSION¹

En 1347, vers la fin de l'été, il renonce au négoce pour se vouer entièrement à Dieu ; cette résolution devient définitive en novembre, aux approches de la Saint-Martin. Un soir qu'il se promène en priant dans son jardin, l'image du crucifié se présente à son esprit. Qu'a-t-il fait lui-même jusqu'à ce jour pour répondre à l'amour de son Dieu ? Il a dépensé sa vie dans les affaires de ce monde trompeur, sans autre régie que sa volonté propre. Alors une haine violente du monde et de sa libre volonté s'empare de lui ; levant les yeux au ciel, il demande pardon pour le passé et s'engage solennellement à renoncer désormais à sa volonté personnelle pour se mettre tout entier, sa personne et ses biens, au service de Dieu. La réponse d'en haut ne se fait pas attendre : une lumière radieuse l'enveloppe, une voix divine d'une douceur exquise retentit à ses oreilles ; il se sent enlevé de terre et transporté à plusieurs reprises tout autour de son jardin. Revenu à lui, il est pris d'une crise de larmes « d'une suavité infinie » ; son cœur déborde de reconnaissance pour la grâce merveilleuse dont Dieu a si promptement récompensé « le commencement de sa pauvre créature pécheresse ». Dans le « transport de l'amour divin » qui l'entraîne, il se prend à haïr son corps et s'inflige de si dures macérations qu'il tombe malade ; il suspend quelque temps ses exercices sur l'ordre de son confesseur, Jean Tauler, puis il les reprend. Voilà comment il entre dans la vie mystique. – Suit une période de joies délirantes, alternant avec les plus cruelles souffrances physiques et morales ; ses impressions sont d'une mobilité extrême. Le

¹ *Beiträge zu den theologischen Wissenschaften*, V, Iena, 1864.

diable évoque en lui le souvenir de tous ses péchés, même les plus oubliés, et le jette dans le désespoir ; alors il se déchire le corps à coups de fouet ; il veut s'enfuir dans un bois ou mourir de la mort des lépreux. Ou bien le démon l'accable de douloureuses épreuves ; les accès d'incrédulité, les tentations charnelles « me rendirent si malade que je craignis à plusieurs reprises de perdre la raison ». Il a beau lutter contre les images « impures et horribles » qui l'assaillent, elles s'imposent à son esprit comme une obsession insurmontable. De guerre lasse il se résigne à les endurer avec une soumission parfaite à la volonté divine. Ces crises douloureuses ont leur retentissement dans sa nature physique : un jour, la moitié inférieure de son corps enfle et se refuse à tout mouvement. Déjà il se prépare à la mort, quand une voix céleste lui ordonne de se lever. Souffrances physiques, angoisses morales, tout a disparu ; il se rend à la cathédrale, remercier la Vierge de sa guérison. Dieu se montre ainsi tour à tour d'une « dureté » et d'une « douceur » extrêmes envers lui ; à chaque douloureux accès succède la jouissance des « grâces surnaturelles ». L'extase le prend également lorsqu'il reçoit l'eucharistie. Dans ces heures d'exaltation il se sent l'intelligence éclairée d'une lumière nouvelle ; il sait quelle direction donner à sa vie, il comprend que c'est pour son bien qu'il endure tant d'épreuves, « Dieu permettant au diable de purifier dès ici-bas ceux auprès de qui il veut demeurer et qu'il voit décidés à le suivre sur le chemin de la souffrance ». Mais telle est alors sa faiblesse qu'à chaque saignée qu'on lui pratique, selon son habitude, il s'évanouit à la vue de son sang qui lui rappelle le supplice du Christ, et ne peut être ranimé qu'à grand-peine. – Cette alternance de joies et de douleurs, ce « jeu d'amour du Seigneur avec sa pauvre créature pécheresse » dure un an. Puis le côté sombre de sa vie intérieure prend le dessus, les extases cessent, il entre à l'« école de l'amour souffrant ». La maladie physique, l'angoisse spirituelle ne le quittent plus ; à tout moment il se croit près de mourir. Les accès d'incrédulité reparaissent et le torturent une année entière. Comment trois personnes formeraient-elles un seul Dieu, lui insinue le diable, et dans son désespoir il se croit destiné à devenir un « éternel tison de l'enfer ». Cependant, quel que soit le sort qui l'attend, il persévère résolument dans l'amour de son Dieu. Enfin un ravissement, le seul qu'il ait dans cette seconde période, termine son martyre : le 15 août [1350], pendant le prêche, il voit les trois personnes divines sculptées dans un même bloc de pierre et une voix lui explique que la pluralité des personnes ne détruit pas l'unité de la substance. Alors ses doutes s'évanouissent pour toujours. Plus lentes à disparaître sont les tentations charnelles, qui reviennent elles aussi plus diaboliques que jamais ; elles ne cessent qu'au bout de deux ans. Si grande est alors sa faiblesse qu'il ne peut plus s'imposer aucun exercice rigoureux et que son entourage l'empêche de faire le pèlerinage de Rome en 1350, lors du jubilé. Aussi son état l'effraie ; il craint de ne plus pouvoir « marcher assez sur les traces de Jésus-Christ », et il cherche à reprendre des forces pour redevenir capable de souffrir. – Sa santé s'améliore, la vigueur lui revient, et alors s'opère en lui un nouveau changement, la réaction contre la dépression physique et morale de la période précédente. Le souvenir des épreuves endurées s'évanouit comme un songe ; les « joies surnaturelles et ineffables », les visions radieuses reviennent plus fréquentes encore

que par le passé ; elles se succèdent d'ordinaire à une ou deux semaines d'intervalle. Rien de terrestre ne peut plus le satisfaire ; seul le « fiancé de son âme », le « bien-aimé de son cœur » le « console » par sa présence. L'extase bienheureuse prend-elle fin, aussitôt il en désire le retour, mais ce vœu est à peine formulé que, pris de scrupule, il se le reproche : de quel droit veut-il vivre dans une « fête » perpétuelle, lui « qui n'est pas digne que la terre le porte », alors que Jésus « n'a pas eu ici-bas un seul jour de bonheur » ? Et dans son humilité et son absolu renoncement à lui-même, il se met à louer Dieu autant de la privation que de la jouissance de ses grâces ; il lui redemande la souffrance pour lui témoigner son amour, et souhaite de sacrifier sa vie à sa gloire comme martyr chez les païens. Sa prière est exaucée, mais autrement qu'il le pense ; la dernière année de sa conversion ne se passe pas elle aussi sans douloureuses luttes intérieures. Une simple phrase, d'un laconisme expressif, nous l'apprend : « Dieu me contraignit d'écrire des livres pour le salut de mon prochain ; malgré mes résistances, je fus *obligé* de le faire. »² – Ces livres nous sont parvenus ; leur contenu et les circonstances dans lesquelles ils ont été composés compléteront le récit de la conversion de Merswin.

LE LIVRE DES BANNIÈRES

Deux bannières sont opposées l'une à l'autre ici-bas, celle de Lucifer et celle de Christ. Grand est le nombre de ceux qui se rangent sous la première. Ils disent dans leur orgueil que, parvenus à la liberté du Saint-Esprit, ils n'ont plus à se mortifier à l'exemple de Christ ni à se régler sur « l'encre et le parchemin » de l'Écriture. N'est-ce point là parier contre le Saint-Esprit dont l'Écriture est l'œuvre ? Celle-ci ne montre-t-elle pas Christ souffrant jusqu'à son dernier soupir et saint Paul portant jusqu'à la fin une écharde dans la chair ? « O

² « De toutes les œuvres merveilleuses que Dieu avait accomplies en moi, je ne pus dire un seul mot à personne jusqu'au temps où il plut à Dieu de révéler à un homme de l'Oberland de se rendre chez moi. Quand il fut venu, Dieu me donna le pouvoir de lui parler de toutes choses. Cet homme était inconnu au monde. Il devint mon intime ami ; je me soumis à lui sans réserve, en place de Dieu, et je lui racontai tous les secrets de ces quatre années, comme Dieu me les inspirait. Alors il dit : « Cher et intime ami, prends ce livre ; tu y trouveras le récit des cinq années de ma conversion ; donne-moi par écrit celui des quatre années de la tienne. – « Il me serait bien pénible que l'on découvrit mon secret. » – « Je t'ai donné mon histoire ; aussi peu tu révéleras mon nom, aussi peu je dirai le tien. J'emporterai ton livre bien loin en amont d'ici dans ma patrie, où tu es aussi inconnu que je le suis à Strasbourg. A l'œuvre donc ! Tu feras deux exemplaires de ton histoire ; l'un je l'emporterai, l'autre tu le garderas scellé de ton sceau et tu prendras soin qu'on ne le trouve de ton vivant. » – « Il m'est pénible de penser qu'on découvrira mon secret avant ou après ma mort ; je ne veux à aucun prix qu'on m'attribue l'honneur de ce qui est l'œuvre de Dieu et non la mienne. » Comme il vit que je résistais, il me commanda d'écrire au nom de l'obéissance que je lui avais promise, et je fus obligé de me soumettre. Il savait bien que mon refus venait de mon humilité. »

vous tous, chrétiens au cœur simple et bon, fuyez, fuyez les lumières trompeuses qui luisent sous la bannière de Lucifer ; ne parlez pas à ces gens à la langue astucieuse, car avant de vous en douter vous seriez renversés. Fuyez sous la bannière de Christ auprès de Jésus-Christ crucifié, avec une pleine et entière confiance en lui et la ferme résolution de ne plus le quitter ; c'est le seul conseil sûr que je puisse vous donner dans les temps graves où nous sommes.» – Bien dangereuse, hélas, est la situation des « commençants » quand ils ont reçu les premières grâces d'en haut. Dieu leur enlève-t-il les visions, les extases, les lumières de l'intelligence qu'il leur a données, ils s'en effrayent, au lieu de s'en réjouir comme d'une faveur nouvelle. Leur conserve-t-il ces dons, ils en exultent et Lucifer s'insinue dans leur faible cœur pour leur persuader qu'ils ont déjà atteint le but, qu'ils n'ont plus à souffrir à l'imitation de Christ, que leur nature délicate exige des ménagements ; et il les attire ainsi sous sa bannière. Dieu cependant ne les abandonne pas ; il leur envoie un de ses « amis » qui les interroge sur l'état de leur âme et leur rappelle les enseignements de l'Écriture. S'ils reconnaissent leur erreur, s'ils se soumettent sans réserve à Dieu et à ses amis, Christ les conduit vers l'éternelle fontaine de vie dont une seule gouttelette remplit l'âme d'une félicité ineffable. Mais qu'ils sont rares ceux qu'il peut convier à ce breuvage sublime ! « Gémissiez avec moi, ô cœurs pieux, sur l'ivraie de l'iniquité et de la corruption qui a levé dans l'Église ; considérons la misère et la détresse de l'heure présente et supplions le crucifié d'avoir pitié de la pauvre chrétienté, car les temps sont graves ! » – Que chacun s'examine avec soin. Jamais la vigilance, la fuite devant la tentation à l'exemple des anciens ermites n'ont été plus nécessaires. La société chrétienne est malade ; les colonnes de l'Église sont brisées presque toutes ; bien petit est le nombre des vrais imitateurs de Christ qui la soutiennent encore. Ces « amis de Dieu » qui ont bu à la fontaine céleste sont difficiles à reconnaître ; ils sont simples dans leur vie, sobres en paroles, obéissants à l'Église, compatissants aux misères d'autrui. Leurs « yeux intérieurs » sont grands ouverts et d'une pénétration merveilleuse ; ils voient autour d'eux leurs semblables vivre dans le péché et ils en gémissent : eux aussi n'ont pas cessé de souffrir ici bas. Que chacun avertisse son prochain de la gravité des temps. Les prophéties vont s'accomplir, l'heure de la lutte est proche ! - Et Rulman termine par cette prière : « Souviens-toi, lecteur, du pauvre homme par qui Dieu a écrit ce discours d'avertissement. Sache que cet homme a été contraint de l'écrire. D'abord il s'y est refusé, suppliant Dieu d'en charger quelqu'un de plus digne ; mais il lui fut dit : « Réponds : n'es-tu pas un méchant avorton ? Quel droit t'arroges-tu sur l'œuvre de Dieu ? Sois l'humble instrument par lequel Dieu veut agir ; il te l'ordonne ! » – « Hélas, Seigneur, je ne suis pas digne d'être la poussière de tes pieds ; je t'obéirai jusqu'à la mort, puisque tu l'exiges. Fais seulement, je t'en conjure, que nul ne découvre jamais que tu as écrit ce livre par moi ! »

Extrait de « Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland »,
Annales de l'Est, 1890.

Les *Cahiers de l'Île Verte* sont une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2010